

Quatrième partie

Section I

Colin Renfrew s'oppose aux Duméziliens sur les origines et la dispersion du peuple souche Indo-Européen / Précisions apportées par Bernard Sergent à propos des Tokhariens

Pour en revenir, après toutes ces considérations, à nos Aryens, si l'on part du principe qu'ils avaient effectivement colonisé la région de l'Indus, à partir d'une région source qui se situait au nord-ouest, ils l'avaient fait d'une manière très lente, et sans utiliser des moyens guerriers, colonisation qui avait débuté très tôt.

Si tôt qu'un auteur comme Colin Renfrew considère qu'elle avait pris son essor en Turquie dès après la découverte de l'agriculture, et qu'elle s'était propagée, d'abord du côté de la Grèce, vers 6000 ou 5000 ans avant JC, puis du côté de l'occident et de l'orient, dès le IV^e millénaire avant JC, en longeant la longue chaîne de montagnes, jalonnée de hauts plateaux, qui relie la Turquie et le massif du Taurus à l'ouest, aux contreforts de l'Himalaya à l'est, et en pratiquant la culture itinérante durant leurs lents déplacements.

C'est donc par vagues d'avancées successives que, selon Renfrew, les Proto-Indos-Européens s'étaient répandus en occident et en orient, à partir d'un centre qui était la Turquie.

En quoi ils étaient déjà en Inde au III^e millénaire avant JC déjà.

Cette thèse n'explique d'ailleurs pas pourquoi - comme l'a noté Bernard Sergent dans un article très critique, à l'endroit de Colin Renfrew, intitulé « *Colin Renfrew, L'énigme indo-européenne* », sous-titre : *archéologie et langage* [compte rendu ; publié dans le document dont voici les coordonnées : Annales. Économies, Sociétés, Civilisations / Année 1992 / Volume 47 / Numéro 2 / pp. 388-394 ; et reproduit, sur la Toile, sous le site internet de Persée ; bref cette thèse n'explique pas pourquoi les Sumériens parlaient une langue qui était le sumérien, pourquoi les Accadiens parlaient une langue qui était l'accadien, pourquoi les Guti et les

Lullubi venus du Zagros parlaient une langue touranienne qui n'était sans doute pas d'origine indo-européenne (encore que...), mais bien plutôt arménienne ancienne, voire caucasienne ancienne ; voire même ouralo-altaïque ; et, finalement, pourquoi les Hourrites, qui se feront connaître plus tard, à l'Histoire, parlaient une langue qui était elle aussi, probablement, d'origine caucasienne.

Alors que toutes ces tribus auraient dû parler, si l'on suit la thèse de Renfrew, une langue qui était très proche du proto-indo-européen.

On n'est d'ailleurs pas sorti de l'auberge, au moment de situer, avec exactitude, le berceau des langues indo-européennes, et l'époque de leur diffusion à travers le monde, en partant des seules thèses élaborées par Colin Renfrew, puisque celui-ci corrigera légèrement sa position, par la suite, en situant ce berceau plutôt du côté du bas Danube et de l'Europe de l'Est, que du côté de l'ancien pays du Hatti (en donc de la Turquie actuelle).

Et l'on est encore moins sorti de cette même auberge, si l'on postule, avec certains indianistes actuels, que c'est la civilisation d'Harappa qui, en se propageant du côté de l'Iran, aurait favorisé un rapprochement des langues et des récits de type religieux et mythologique, afférant à ces deux régions.

Et l'imbroglio s'aggrave encore, s'agissant de situer, à la fois dans le temps et dans l'espace, le berceau des peuples de langue indo-européenne, si l'ajoute ce qu'on va lire ci-après, en compagnie d'un Bernard Sergent (grand dumézilien devant l'Éternel, s'il en est) que nous lisons, ici, à travers les auteurs de Wikipédia, dans la fiche qu'ils consacrent aux Tokhariens, lorsque ce même Bernard Sergent s'exprimait en ces termes, dans son livre intitulé *Les Indo-Européens* (Paris, Payot & Rivages, 1995, p. 410) :

La langue Arsi-Kuči donne quelques indications sur le passé de ce peuple. « Elle s'est séparée si tôt des autres Indo-Européens qu'il faut songer [... à] la première moitié du IV^e millénaire [avant notre ère].

Car un tel discours représente, du moins à priori, un chamboulement total des conceptions affichées ci-dessus.

En effet, dès lors que les Tokhariens demeuraient, à l'époque (c'est-à-dire avant leur disparition) dans une région de la Chine

qui est la province actuelle du [Xinjiang](#), on n'imagine pas des gens du Danube être allés jusque là, si la région du bas Danube était le berceau originel des Indo-Européens.

Le tokharien étant une langue IE du groupe centum, la question est la suivante :

Dans la mesure où les membres du groupe centum s'étaient déployés du côté de l'occident (représenté, ici par l'Europe), et dans la mesure où ceux du groupe satem s'étaient déployés du côté, à la fois de l'Est et du Sud (représentés ici, par l'Asie), à partir d'un centre qui était situé à proximité des Mers Caspienne et Noire, comment se fait-il que les Tokhariens, s'ils appartenaient au groupe centum, avaient pu aller jusqu'en Chine ?

Répondre à cette question revient à choisir ces deux options :

a) ou bien ils avaient quitté l'Occident, où ils s'étaient implantés, dès le Ve ou IV^e millénaire avant JC, et ils avaient mis plusieurs siècles à se rendre, comme peuple semi nomade, jusqu'en Chine ;

b) ou bien ils appartenaient à la même vague que ces Hittites qui avaient colonisé l'Anatolie, à la fin du second millénaire avant JC, en y étant arrivés depuis les Balkans, plutôt que depuis les steppes asiatiques situées au nord de la Mer Caspienne.

Car il est bien évident que si les Hittites eux-mêmes étaient arrivés depuis ces steppes, ils auraient fait partie, linguistiquement parlant, du groupe satem. Ce qui n'était pas le cas.

Sauf que les Tokhariens, eux, étaient allés beaucoup plus loin que les Hittites, durant leurs mouvements migratoires.

Ceci dit, on peut également, en guise de troisième variante, adopter la thèse de Bernard Sergent, lequel considère (ici en compagnie de James Mallory, digne successeur de Marija Gibutas) qu'ils avaient quitté la région située au nord des Mers Noire et Caspienne, déjà au IV^e millénaire avant JC et qu'ils s'étaient rendus, depuis là, à travers le Kazhakstan, dans un sud sibérien où ils fonderont la culture d'Afanesievo, avant de bifurquer, ensuite, vers le bassin du Tarim situé au sud de la chaîne des T'ien-chan, où ils se scinderont en deux groupes : les Arshi et les Kuçi.

Et les linguistes de préciser, à notre intention, que ces deux groupes étaient à l'origine des variantes dialectales A et B du tokharien, lesquelles seront attestées dès l'an 300 avant JC, avec des premiers textes écrits, en tokharien, qui dateront des siècles VI à VIII de l'ère chrétienne - cette langue disparaissant, en ses deux variantes, au IXe siècle de notre ère, avec l'arrivée, en Chine occidentale, des Turcs Ouïgours (comme nous l'expliquent, sur toutes ces questions, les auteurs du site internet <http://skipp.perso.sfr.fr/etym/ie/sakas/tokha.htm>).

Ceci dit, d'aucuns, parmi les spécialistes, ont considéré que les momies des êtres humains blancs, de race caucasique, que l'on a retrouvées dans les tombes du bassin de Tarim, et qui témoignaient, vu leur ancienneté, que ceux-ci vivaient vers l'an 2000 avant JC, ces momies-là n'étaient pas forcément, selon eux, celles de ces Tokhariens dont l'écriture datait, d'après les textes les plus anciens que l'on a retrouvés d'eux, du premier millénaire de l'ère chrétienne.

Pour en revenir au discours tenu, sur les Arshi et les Kuçi, par Bernard Sergent, cet auteur considère que le nom « thokarien » est imparfaitement choisi, pour qualifier ces deux peuples.

Voici son argumentation (lue, ici, dans un article qu'il a intitulé « *Les Sères sont les soi-disant "Tokhariens", c'est-à-dire les authentiques Arši-Kuçi* », et qui a été publié dans Dialogues d'histoire ancienne, vol. 24, n°1, 1998. pp. 7-40 ; avant d'être reproduit, sur internet, sous le site de Persée, sous le label :

http://www.persee.fr/doc/dha_0755-7256_1998_num_24_1_2377) :

Le vocable "tokharien" repose sur un rapprochement fragile : un texte ouïgour disant qu'un texte indien, le Maitreyasamitinâta, a été traduit dans la langue twgry, et les documents du Tarim ayant fourni ce texte précisément dans une des deux langues en question, il a été conclu que twgry désignait le "tokharien", et qu'ainsi ce nom de peuple, fourni par des auteurs antiques, s'appliquait aux porteurs de ces deux langues nouvellement découvertes. Or, la phonétique s'oppose à cette identification, comme le relevait Sylvain Lévi dès la publication du travail de Sieg et Siegling, et il semble que twgry était simplement le nom donné par des voisins à une partie des peuples du Sin-Kiang. En fait, les textes antiques présentent les Tokhariens comme des nomades, apparemment du groupe scythique, donc, en ce cas, de la famille linguistique iranienne, et en tout cas dont la localisation ne coïncide nullement avec celle des Arái et Kuçi (ils étaient en effet à la fois à l'Est et à l'Ouest, selon l'époque, au-delà en tout cas du quasi-cercle de montagnes qui entoure le Sin-Kiang ; la question est cependant ouverte de savoir si, en leur première localisation, vers le Kan-Su, à l'Est-

Nord-Est du Sin-Kiang, ils ne constituaient pas un prolongement du même groupe de peuples [3]).

Dans la note 3 . nous lisons :

La meilleure mise au point récente sur le "tokharien" est celle de Georges Pinault, 1987. - On tient généralement les Tokharoi pour un peuple de langue iranienne, du groupe saka (scythe), sur la foi des anciens (Strabon, XI, 8, 2 (511) ; Trogue-Pompée, dans Justin, Prol., 42), ainsi Laufer, 1917 ; Konow, 1933 ; Herrmann 1936 (a), 1632 ; Bailey, 1937, 1985 ; Tarn, 1951, 239, 515-517 ; Sinor, 1990 (noter que, selon le troisième de ces auteurs, les Tokharoi étaient en fait une couche de sédentaires dominés par les nomades Yueh-Cih ; la plupart des auteurs identifient les Tokharoi à ces derniers, ainsi Laufer, 1917, Tarn, 1951, 217 ; Bosch-Gimpera, 1961, 233-236 ; Haskins, 1961, 155 ; Narain, 1967 b, 1990 ; Henning, 1978 ; André et Filliozat, 1980, 80 ; Sinor, 1988, 152-160 ; Xu, 1995 ; Pulleyblank, 1995 ; etc.). Cela dit, leur langue originelle est inconnue (installés en Bactriane, ils parlaient une variété de moyen-iranien connue aujourd'hui sous le nom de "bactrien", cf. Pinault, 1987, 24, mais, auparavant, en était-il déjà ainsi ?), et il n'est pas totalement impossible qu'ils représentent, eux aussi un rameau du même ensemble linguistique que les Aráí : en ce sens, Henning, 1978, 225-226 ; Pinault, 1987, 25 ; Narain, 1990 ; Pulleyblank, 1995, 431-435. Adams, 1995, 402-403, considère la question comme encore indécidable. Dans le cas de la dernière hypothèse, les Tokharoi auraient représenté, avant d'être chassés par les Hiung-Nu, c -170 (si, comme il y a de fortes raisons de le penser, ils sont identiques aux, ou étaient dominés par les, Yueh-Cih des documents chinois), le peuple le plus oriental, du côté de l'actuel Kan-Su, du groupe Arsl-Kučī. Sur eux, cf. surtout Herrmann, 1936 a, et Tarn, 1951, 515-519.

A propos des groupes cités dans cette note no 3, René Grousset donne les précisions suivantes, dans *L'empire des Steppes (Attila, Gengis-khan, Tamerlan)*, [Editions Payot, Paris, quatrième édition, 1965, 620 pages, première édition : 1938, reproduit sur internet par M. Pierre Palpant, dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales" fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi, sous le site web : <http://classiques.uqac.ca> :

.....Par ailleurs Mao-touen vers 177 ou 176 infligea un premier désastre aux Yue-tche du Kan-sou [Gansu] occidental qu'il se vante d'avoir subjugués. Son fils et successeur Lao-chang (v. 174-161) devait en finir avec les Yue-tche, faire du crâne de leur roi une coupe à boire, les chasser du Kan-sou et les obliger à émigrer vers l'Ouest, provoquant ainsi le premier remous de peuples que du côté de la Haute Asie mentionne l'histoire .

Le nom des Yue-tche ne nous est parvenu - sous cette forme tout au moins - que dans sa transcription chinoise ; mais depuis longtemps de

nombreux orientalistes ont proposé de les identifier avec les Tokhares, peuple bien connu des historiens grecs pour avoir émigré au II^e siècle avant Jésus-Christ du Turkestan en Bactriane, et avec les Indo-Scythes des mêmes historiens grecs - Tokhares et Indo-Scythes étant dans ce système les noms d'un seul peuple à deux périodes de son existence et ce peuple étant considéré comme d'affinités scythiques, c'est-à-dire comme indo-européen. Cette identification s'appuie notamment sur le fait que dans la région chinoise actuelle du Kan-sou occidental qui, au témoignage des historiens chinois, avait été au début du II^e siècle avant Jésus-Christ la patrie des Yue-tche, le géographe Ptolémée signalait encore au II^e siècle de notre ère un peuple des Thagouroi, un mont Thagouron, une ville de Thogara. D'autre part Strabon mentionne les Tokharoi parmi les peuples qui enlevèrent la Bactriane aux Grecs, précisément au moment où les historiens chinois nous montrent les Yue-tche arrivant, au terme de leur migration, sur les frontières du Ta-hia. c'est-à-dire de cette même Bactriane. Un parallélisme aussi constant reste, à notre avis, un argument sérieux en faveur de ceux qui continuent à voir dans les Yue-tche des annales chinoises les Tokharoi des historiens grecs, les Tukhâra des textes sanscrits, les futurs Indo-Scythes de l'époque romaine.

Par ailleurs dans les oasis du nord du Tarim qui durent sans doute faire partie, sinon du domaine primitif des Yue-tche (puisque ceux-ci nous sont montrés natifs du Kan-sou), du moins du domaine de tribus plus ou moins congénères, à Tourfan, à Qarachahr et à Koutcha, on parlait encore au haut moyen âge, aux V^e-VIII^e siècles, des langues indo-européennes hier encore appelées par les linguistes langues tokhariennes et qu'ils se contentent aujourd'hui de désigner sous le nom de koutchéen, qarachahri, etc.

Il semblerait donc, il semble bien que des tribus indo-européennes aient, à l'aube de l'histoire, poussé très avant vers l'est en direction de l'Extrême-Orient. Le fait que la Sibérie occidentale, peut-être même la région de Minoussinsk aient été, semble-t-il, peuplées avant notre ère par des peuples d'affinités scytho-sarmates, le fait aussi que les deux versants des T'ien-chan du côté du Ferghâna et de Kachgar aient été habités à l'époque achéménide par les Çaka, de parler iranien-oriental, nous amènent à envisager avec faveur cette hypothèse. Une bonne partie de l'actuel Turkestan oriental aurait ainsi été peuplée par des Indo-Européens, de race soit iranienne-orientale vers Kachgar, soit « tokharienne » de Koutcha au Kan-sou, et les Yue-tche correspondraient à ce dernier rameau.

Pour revenir à la note no 3 de M. Sergent, celui-ci, dans la suite de cette note, soulève une question très importante.

Mais d'abord nous allons voir de quoi il s'agit, en prolongeant la citation :

Je ne discuterai pas ici la thèse développée dans son article de 1978 par R. Henning, et selon laquelle les Guti qui attaquèrent la

*Mésopotamie dans les derniers siècles du II^e millénaire seraient les ancêtres des Aráí-Kučí. Outre que ce débat n'intéresse pas la question ici traitée, il implique des compétences en chinois que je n'ai pas. Certains des arguments de Henning sont en tout cas intéressants, d'autres données paraissent s'y opposer. Je signale tout de même de curieux arguments en faveur de sa thèse, qu'il a ignorés. Le premier (que me fait remarquer Xavier Delamarre) est que le roi des Guti se donnait le titre de "roi des quatre régions" (Glassner, 1987, 260) ; or, les sources chinoises mentionnent une division en quatre du pays Aráí-Kučí, sous le nom "les Quatre Garnisons", Lévi, 1933, 29 ; et aussi dans les sources oOigour, cf. Henning lui-même, p. 226. Le second est le suivant : dans un article assez spéculatif où il essayait de démontrer que le foyer de dispersion des Indo-Européens avait été le nord du Proche-Orient, I. J. Gelb a étudié la répartition du suffixe -ont-, formateur de participes présents, d'adjectifs, etc., en indo-européen, dans cette région : il observe qu'on le trouve en Anatolie (ce qui est logique : on y parlait des langues anatoliennes, hittite, etc., de la famille indo-européenne), mais nulle part dans le Proche-Orient, hormis dans des noms de rois Guti : l'un est appelé Jarlaganda, Jarlagan, Jarlagas, formes qui peuvent remonter à *Jarlagan(ts) ; un autre nom royal Guti est Tirigan, et on a à Chagar Bazar les noms Huhhan, Tarikan, qui peuvent être également Guti et comprendre le même suffixe (Gelb, 1953, 30) ; c'est un indice que les Guti parlaient une langue indo-européenne ; ...*

D'après ce texte, les Guti parlaient donc une langue indo-européenne.

Toujours est-il que cette langue-là était caucasique, ou caucasienne, puisque Tigran est un nom qui est attesté, de nos jours, dans le Caucase ou en Géorgie.

Mais la question n'est pas là. Elle est de savoir si la langue des Guti, des Lullubi, et des Hourrites était, oui ou non, indo-européenne (étant précisé que toutes ces tribus étaient venues de la région du Caucase, au moment de s'installer sur les piémonts de la chaîne du Zagros situé près du pays sumérien, s'agissant des Guti et des Lullubi, et au moment de s'installer dans la partie supérieure du fleuve Habur/Khabur - près de Chagar Bazar, précisément - , s'agissant des Hourrites.

Or si certains mots pratiqués, dans le cadre du royaume du Mitanni, par ses habitants, étaient effectivement d'origine indo-européenne, les assyriologues les ont mis sur le compte de cette aristocratie guerrière à cheval qui s'était constituée, comme classe souveraine, sur une population d'Hourrites qui, en parlant une langue agglutinante originaire du Caucase, parlaient une langue différente de celle pratiquée par ceux qui avaient emmené, avec eux, leurs dieux Mitra, Varuna et Nasatyas, depuis leurs lointaines contrées de l'Inde ou de la BMAC.

Et si les Guti parlaient le même genre de langue que les Hourrites, il est vain de faire un rapprochement, entre eux et ces Kuči qui pratiquaient une langue IE dans la province chinoise actuelle du Xinjiang/SinKian.

Pour l'heure une chose est sûre : les savants ne se sont pas encore mis d'accord pour donner une origine précise aux Guti et à la langue qu'ils parlaient.

Ainsi les auteurs du site internet Antikforever, parlent-ils d'eux de la manière suivante, dans leur site :

Dans la mesure où le Gutium n'eut pas de position fixe reconnue, il fut considéré comme un synonyme d'errance de ce peuple des montagnes. Le nom devint donc au fil du temps un terme générique pour désigner les populations montagnardes de quelques régions du Zagros. Quti ou Guti, dans les documents Babyloniens et Assyriens du premier millénaire, est en général utilisé pour désigner plusieurs peuples habitants du haut plateau Iranien, sans rapport forcément avec les Goutis originels. Cela tient du fait qu'en grande partie le mot Gouti étaient dans la littérature Mésopotamienne un synonyme de "barbare" et tout peuple considéré comme tel prenait le nom de Gouti.

L'origine et la langue

*Presque rien n'est connu au sujet de l'origine des Goutis, car aucun artefact "Goutien" n'a été retrouvé datant de cette époque. Certains historiens pensent qu'ils furent vraisemblablement **les ancêtres des Kurdes**. Idée largement reprise aujourd'hui notamment par les Kurdes modernes eux-mêmes. Le peu d'informations que nous avons sur eux est tiré des sources contemporaines de leurs proches voisins. **On ne sait rien non plus de leur langage, si ce n'est que les noms de leur Roi sont à consonance Sumérienne. Toutefois, se basant sur ces noms, certains chercheurs prétendent que la langue "Goutienne" n'était ni Sémite, ni Indo-européenne et n'était absolument pas liée à des langues parlées autour d'elle dont elle était bien distinct, comme le Sumérien, l'Akkadien, le Hourrite ou encore l'Élamite.***

*L'existence de cette langue est attestée par une liste des langues parlées dans la région, trouvée sur une tablette d'argile de la période Babylonnienne, vraisemblablement originaires de la ville d'Imar. Cette tablette répertorie également l'Akkadien, l'Amorrite (ou l'Amoréen) le Hourrite (ou Subaréen) et l'Élamite. Selon Tamaz (Thomas) Valeryanovich Gamkrelidze et Vyacheslav Vsevolodovich Ivanov, **le Gouti était une langue proche de celle des Tokhariens et serait donc de la famille des langues Indo-européennes.** À la fin du XIXe siècle, l'Assyriologue Jules Oppert a cherché à relier le "Goutien" avec la langue parlé plus tard par les Goths, que Ptolémée, en 150 ap.J.C avait nommé sous le nom de "Gouti", **une tribu de Scandia.** La théorie*

d'Oppert sur cette connexion n'est cependant pas partagée par beaucoup de spécialistes aujourd'hui.

Quant au fait de savoir que les rois guti se voulaient être les rois des « quatre régions », si l'argument soulevé par M. Sergent (voir plus haut) ne doit pas être négligé, un tel titre était porté par tous les rois sumériens une fois que ceux-ci étaient intronisés.

Et comme ils se comparaient, durant cette intronisation, au soleil, au moment où celui-ci traversait le ciel avec ses « quatre points cardinaux » (lui-même, ciel, dominant une terre qui, avec ses quatre points cardinaux, était la Mésopotamie), ils se voulaient être les souverains des « quatre régions ».

Et quand, autre exemple, nous lisons, dans la fiche que les auteurs du site Antikforever consacrent aux Goutis :

Les plus anciennes traces mentionnant les Goutis apparaissent à Babylone dans de vieilles copies d'inscriptions attribuées au Roi d'Adab, Lougal-Anne-Mudu (ou Lougal-Anne-Mundu, v.2600) qui les mentionne parmi les nations dont il fournissait leur hommage. Ces inscriptions les localisent entre Subartu (Futur pays Hourrite) dans le Nord et Warahshe (ou Warakshe ou Marhashi ou Marhaši ou Marhashi) à l'Est de l'Élam sur le plateau Iranien, et l'Élam à proprement parlé, dans le Sud. Sargon (ou Sargon l'Ancien, 2334-2279) d'Akkad les mentionne aussi les parmi les terres qu'il conquiert, les énumérant entre les Louloubis (ou Lullubi ou Lulubi), Armanu et l'Akkad, au Nord, et Dêr au Sud. Selon Marc Van De Mierop, la liste des Rois Sumériens indique que le Roi d'Ourouk, d'Akkad, d'Oumma, de Kish et d'Ur, Our-Utu († 2123 av.J.C), fut défait au cours d'une bataille par les "Barbares" Goutis, autour de 2150.

Le fondateur éponyme de la dynastie "Goutienne" serait Harhar, cependant leur deux premiers Rois connus seraient : Enridapuzzir (ou Enridapizzir ou Enridavizzir, v.2220 à v.2210) et son fils Erridupuzzir (ou Erridupizzir ou Erradupuzzir, v.2210 à 2207 ou 2220 à 2202). Erridupuzzir laissa des inscriptions sur des statues qui furent mises au jour dans un temple de Nippur, la cité sainte du Sud de la Mésopotamie, commémorant notamment une victoire contre les Louloubis. Il s'y proclama "Roi puissant, Roi du Gutium, Roi des quatre rives", une titulature inspirée fortement de celle des Rois d'Akkad qu'il avait conquis.

on peut difficilement voir, dans les quatre rives susmentionnées, autre chose que les quatre fleuves bibliques Tigre, Euphrate, Guilhon et Phison, puisque de mers, il n'existe, en pays d'Accad et de Sumer, que le Golfe Persique.

Et même si l'on ajoute la Mer Méditerranée, à l'océan Indien, il faudrait encore ajouter les Mers Noire et Caspienne, pour avoir les quatre rivages qui entouraient ce fameux pays des Gutis.

Sauf qu'on imagine mal ces mêmes Gutis/Goutis avoir dominé une région aussi large que celle bordée par les quatre mers (ou océans) mentionnés précédemment.

La seule manière de s'en tirer, ici, est de considérer les quatre rives comme l'expression de rivières qui étaient les fleuves Tigre et Euphrate, pour d'eux d'entre elles, et la Dialaya ainsi qu'une autre rivière s'agissant des deux autres.

Mais là encore, étant donné que les Gutis se voulaient les souverains des pays d'Accad et de Sumer, on était plutôt dans le scénario selon lequel les quatre rives étaient celle d'un pays céleste qui était traversé (ici, sur le plan de la mythologie associée à un pareil espace) par les quatre fleuves du Jardin d'Éden.

Et comme nous étions, avec ces fleuves-là, sur le planisphère céleste, deux d'entre eux étaient les cornes du Taureau, et les deux autres renvoyaient aux deux espaces formés par le bleu du planisphère céleste, et ceci à des endroits du ciel que la Voie Lactée n'a pas recouverte avec ses propres nuages (chose que l'on peut effectivement observer près des deux cornes du Taureau).

Mais cela prouve que quand les souverains appartenant à la tribu des Gutis se faisaient introniser sous le label de « maîtres des quatre rives », ils s'identifiaient aux planètes mâles du système solaire, et notamment au soleil lorsque celui-ci venait tout juste de traverser le point vernal, prouvant par là qu'une nouvelle saison (représentée, ici, par une nouvelle dynastie en charge de gérer le pays d'Accad et de Sumer) pouvait débiter.

Dans l'Ancien Testament, ces Guti(s) étaient représentés par les Hébreux à leur entrée en Terre Promise.

Et comme les mêmes avaient forniqué avec les filles moabites, avant de traverser le Jourdain à la hauteur de Jéricho, Yahvé n'était pas content.

Ce Yahvé étant, dans sa dimension sabéenne, la planète Jupiter, celle-ci n'avait pas apprécié que les planètes Mercure et Mars allassent forniquer, durant leur boucle faite à cet endroit, avec des

Pléiades qui étaient représentées, dans le cas particulier, par les filles moabites plutôt que par les Amazones.

Un pareil récit étant connu dans tout le monde antique, il se trouve que quand Enée coucha avec Didon, ou quand les compagnons d'Ulysse avaient forniqué avec Circé et ses accompagnatrices, en telle île enchanteresse, une fois sur le chemin du retour au bercail, après la Guerre de Troie, on était, là encore, dans un récit du même type que ceux mentionnés précédemment.

Seule différence : « l'affreux Arimaspu », au lieu d'être un Sarmate, un Sythe ou un Saka, était le cyclope Polyphème.

Mais là encore, il s'agit de ne pas prendre le problème à l'envers, en disant que le mythe avait passé des mains des Grecs à celles des Scythes.

Le mythe avait été transmis, aux Grecs, par des Zoroastriens qui regardaient les Sakas et autres peuples de race indo-aryenne vivant près des Mers Caspienne et Noire, comme des Cyclopes, autrement dit comme des gens qui, ou bien n'avaient qu'un oeil, ou bien en avaient trois (le troisième étant posé au milieu de leur front).

Ce sont donc des gens qui n'étaient pas beau à voir, qui avaient été portraïtisés, sous les traits de dévas qui étaient des démons, par les Zoroastriens.

Ces démons étant les mêmes partout, sous les traits des nuages de la Voie Lactée située côté Taureau Gémeaux, ils étaient représentés par les Sabins (on était, ici, en Italie), quand les planètes mâles du système solaire étaient représentées par Romulus et ses partisans. Ils étaient représentés par les Édomites et les Moabites, quand les planètes mâles du système solaire étaient représentées par les Hébreux. Ils étaient représentés par les Dévas, quand les planètes mâles du système solaire étaient représentées par les Asuras. Enfin, ils étaient représentés les Dasyas/Dasou, quand les planètes mâles du système solaire étaient représentées par les Aryas.

Pour en revenir à ces Kuči que M. Bernard Sergent a étudiés de près, dans ses travaux, dès lors qu'eux-mêmes se réfèrent aux